

PAIN DE MUNITION

L'horizon est rouge des incendies que les Bava- rois ont allumé dans la plaine. La dévastation est partout : à dix lieues à la ronde où l'ennemi a passé l'herbe a disparu.

Et cependant, là-bas, dans les positions prus- siennes, au milieu des cadavres, par milliers, que la bataille a jetés par terre, dans l'horreur de la nuit infernale, le tic-tac du moulin de Loreau se fait entendre.

Depuis deux jours, il moud par ordre du gé- neral en chef prussien, sous la surveillance et la garde de vingt-deux hommes, commandés par l'officier Bergman. La canonnade n'a pas inter- rompu la mouture, car les troupes ennemies n'ont plus de pain, tous leurs convois ayant été enlevés par les soldats de Chancy.

Les réquisitions alimentent les meules de Lo- reau.

Cependant, le dernier sac de froment a passé sous la meule et le moulin s'arrête.

L'officier Bergman, brute galonnée, casquée, éperonnée, s'approche du meunier :

— Pourquoi t'arrêtes-tu ? lui dit-il en un fran- çais correct, qui atteste que pendant la paix cet homme a vécu sur le boulevard des Italiens.

Loreau, le toisant insolemment :

— Parce que je n'ai plus de grain, répondit-il.

— Plus de grain ?

— Oui, plus de grain !

— Je vais te donner vingt hommes et tu iras avec tes charriots en chercher à cette ferme, là- bas, yue mon régiment occupe.

— Non, je n'irai pas ; ceci n'est point mon af- faire.

— Tu dis... s'exclama Bergman dont la main se porta à la crosse de son revolver.

— Je dis que ce n'est point ma besogne d'aller piller un voisin, un compatriote français.

— Je puis t'y forcer.

— Non ; tuez-moi si vous voulez, mais j'en ai assez de vous moudre le grain que vous volez à mes malheureux compatriotes, ruinés, crevant de misère et de faim.

— C'est la guerre...

— Maudite soit-elle, votre guerre, mais je n'o- béirai pas.

Bergman, haussant les épaules, avait tiré son revolver, l'avait armé et allait brûler, sans plus de façon, la cervelle de Loreau...

Tout à coup, il se ravisa :

— Ce sera pour plus tard, fit-il. Holà ! deux hommes ne perdront pas de vue ce gaillard, pen-

dant que vingt autres iront cher- cher le grain à la ferme.

Léissé seul avec ses deux gar- des, Loreau les entraîna dans sa cave pour les régaler d'une bou- teille de vieille eau-de-vie.

Les deux hommes tombèrent foudroyés : ils venaient d'absorber de l'acide sulfurique.

Loreau se hâte de faire dispa- raître l'un des deux cadavres dans l'amoncellement des sacs vides et pleins.

A l'autre !

L'autre est jeté dans le foyer incandescent de la machine à va- peur.

Une heure suffit au brasier pour réduire presque en cendres le corps du malheureux soldat.

Alors Loreau consomme son œuvre effroyable.

Il sort les débris du foyer et les renferme dans un sac rempli de froment.

Sur ces entrefaites, la corvée revenait de la ferme avec un char- gement de grains.

— Fichue odeur, s'exclama l'of- ficier. Quelle-drôle de cuisine as- tu faite pendant notre absence ?

Loreau ne répondit rien, se contentant de hausser les épaules.

— Et mes hommes, reprit l'of- ficier, où sont-ils ?

Loreau désigna du doigt deux ombres qui se profilèrent au loin.

— Bon... continua Bergman, je les retrouverai demain ; leur af- faire est nette. Chacun deux balles pour abandon de poste. Toi, le meunier, tâche de marcher droit ; les fous du régiment attendent la farine que tu vas moudre toute la nuit. Le grain que nous apportons est de belle qualité ; cela fera de l'ex- cellent pain de munition. A ta besogne ! Nous te laissons pour dormir un peu ; quatre jours de bataille... mes hommes n'en peuvent plus...

Léissé seul, Loreau s'occupa de la tâche anti- patriotique qui lui était commandée, le revolver sur le front.

Les meules recommencèrent à tourner, exécu- tant leur travail métho- dique.

Tout à coup, Loreau, après avoir jeté un rap- ide coup d'œil autour de lui, se dirigea vers la cave, chargea sur ses robustes épaules le sac de grain contenant les restes du soldat qu'il ve- nait d'incinérer, puis, re- venant vers les meules, il en jeta le contenu sous elles.

Un horrible craque- ment se fit entendre d'a- bord ; en quelques tours les restes furent pulvé- risés et mêlés à la farine. Loreau, avec sa pelle, mélangeait l'amas des fa- rines de façon que tout l'ensemble des grains écrasés eut une part des cendres du Bava- rois.

Quand il eut fini, il appela :

— Un coup de main, dit-il, pour mettre en sac.

L'officier lui dépêcha quelques hommes, et les sacs, au fur et à me- sure qu'ils étaient rem- plis, étaient portés sur les charrettes.

EN COMMUNAUTÉ



— Arrête un peu, petit Jean, laisse-moi le gratin.

L'officier paraissait satisfait.

— Le régiment aura du pain de munition, dit-il.

Et, pour ta diligence, je recommanderai ta vilaine peau et ta baraque aux égards de l'artil- lerie.

Et tous de rire devant cette promesse dont l'exécution leur paraissait problématique.

— Vous êtes bien bon, dit narquoisement le meunier. Je vous assure que vous avez tort de rire. Car sans mes meules vous n'auriez pas ce bon pain de munition dont vous vous lécherez les lèvres.

— Aussi, sois certain que nous ne te canonne- rons pas, mais, plutôt, que nous te canoniserons en mémoire du service rendu. On nous fait pas- ser, dans vos gazettes gauloises, pour des mon- tres, des échappés de l'enfer... Nous sommes simplement des soldats qui se défendent lors- qu'ils ont des adversaires devant eux et se ven- gent, entends-tu ? et se vengent... lorsqu'ils sont trahis... Allons, Loreau, un coup d'eau-de-vie pour que nous bavions à la conservation de ton moulin.

Le meunier, tressaillant, descendit à la cave. Cette fois, il n'offrit point d'acide sulfurique aux ennemis de son pays, mais de la bonne li- queur de vigne, sincère produit de la distillation opérée par lui-même dans son alambic...

Les vingt hommes en burent dix litres. Presque tous étaient ivres lorsqu'ils s'éloigné- rent du moulin.

Le meunier, délivré enfin de leur odieuse pré- sence, se prit à réfléchir aux suites de sa mou- ture...

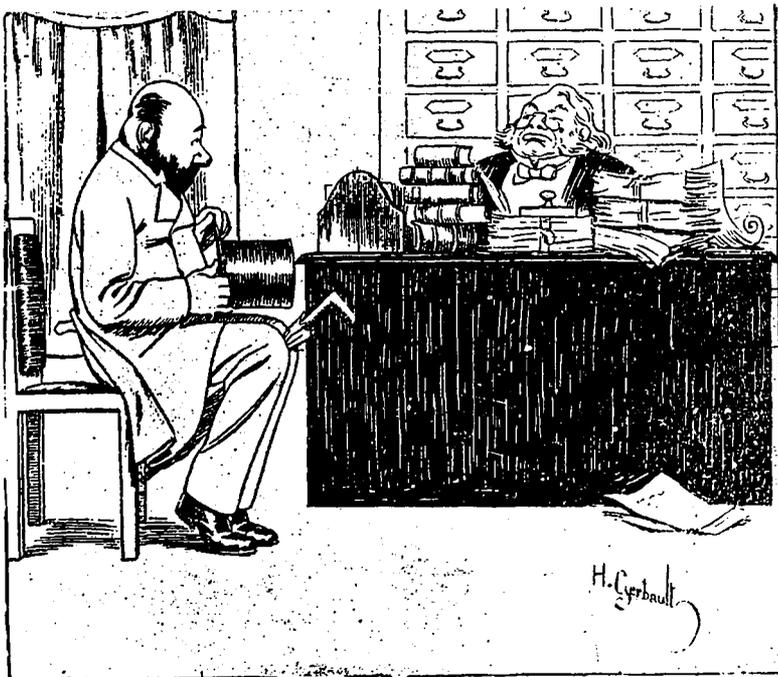
La mixture inconnue qu'il venait de faire, à l'usage des estomacs bavarois, allait causer sûre- ment quelques décès : un major quelconque ferait une analyse de la farine et peut être y trouve- rait-il des débris révélateurs...

— Alors... la vengeance... dont avait parlé Bergman...

Attendre le retour des Bavarois était le comble de l'imprudence.

Il n'y a pas de bravoure à lutter seul contre tout un régiment, et Loreau pensait qu'il avait encore quelque bonne œuvre à accomplir pour

BRUTALITÉ



L'avocat. — Vous dites que votre femme vous a traité brutalement ? De quelle manière vous a-t-elle traité ainsi ?

Le client, qui veut plaider en séparation. — Elle me traite en chien et me fait tra- vailler comme un cheval.

L'avocat. — Dans ce cas, ce n'est pas à moi qu'il faut vous adresser ; c'est à la société protectrice des animaux.